

QUAND BERLIN S'ÉCRIT EN LETTRES CAPITALES UN REGARD CRITIQUE

Boris Grésillon *, **Dorothee Kohler ****

RÉSUMÉ. Berlin, ville sans centre, ville-puzzle, capitale en devenir, surprend le visiteur et interpelle le géographe. Lassés de l'image étrange que véhicule cette ville symbole de tous les tourments du XX^e siècle, les pouvoirs publics semblent bien décidés à « corriger la ville » et à en faire la capitale respectée de l'Allemagne réunifiée. À la lumière de l'histoire, cet article jette un regard critique sur le nouveau Berlin, caractérisé par le gigantisme et l'uniformité.

ABSTRACT. Berlin, a city without a centre, a puzzle and a constantly evolving capital, is surprising to the visitor and interesting to the geographer. Tired of the strange image conveyed by a city that symbolises the turmoil of the 20th century, the public authorities seem determined to « correct the city » and make it the respected capital of reunified Germany. From a historical perspective, this article takes a critical view of the new Berlin, characterised by monumentalism and uniformity.

RESÜMEE. Stadt ohne Zentrum, Puzzle, Hauptstadt im Werden : Berlin verwirrt den Besucher und fasziniert den Geograph. Von dem seltsamen Bild ermüdet, den die Stadt als Symbol der Qualen des 20. Jahrhunderts mit sich trägt, scheinen die Mächtigen der Stadt beschlossen zu haben, « die Stadt zu korrigieren » und ihr das Gesicht einer respektablen Hauptstadt des wiedervereinigten Deutschlands zu geben. Dieser Artikel wirft einen kritischen Blick auf das neue Berlin, was durch seinen Gigantismus und seine Uniformität gekennzeichnet ist.

• ARCHITECTURE • BERLIN • GRANDS PROJETS • HISTOIRE • MÉMOIRE • URBANISME

• ARCHITECTURE • BERLIN • HISTORY • MAJOR PROJECTS • MEMORY • TOWN-PLANNING

• ARCHITEKTUR • BERLIN • GEDÄCHTNIS • GESCHICHTE • GROßPROJEKTE • STÄDTEBAU • UNIFORMITÄT

Berlin, ville d'archipels

Berlin fascine et dérouté le visiteur français qui, de par l'étendue de la ville, sa polycentralité, l'absence de noyau ancien et de coupure nette entre un « centre-ville » et une « banlieue », ne retrouve pas ses repères habituels dans le paysage urbain berlinois. Il est frappé par le contraste entre l'intensité de l'occupation du sol à Paris et l'extensivité berlinoise. La faible densité de peuplement en centre-ville, la maille lâche du tissu urbain, un gigantesque parc (le Tiergarten) en position géographique centrale, tout cela fait découvrir au visiteur français un nouveau rapport à l'espace urbain. À cette impression paysagère de ville dédensifiée s'ajoute l'absence de « banlieue ». On passe des grands ensembles de Berlin-Est à la campagne sans avoir le temps

d'y prendre garde. On comprend pourquoi le terme de « banlieue » n'a pas d'équivalent en allemand. Apprendre à regarder Berlin nécessite de saisir la dimension de ce rapport inédit à l'urbain et de reconsidérer le contenu des notions de « centralité » et de « périphérie ».

Berlin donne aujourd'hui l'impression d'une ville-puzzle ; l'individualité excessive de chaque pièce empêche de les faire coïncider et conduit à une perte de vision d'ensemble. Le périmètre de chaque grande opération urbaine, Potsdamer Platz, Friedrichstrasse, Spreebogen, Lehrter Bahnhof, Treptowers, délimite chaque fois une zone très homogène mais résolument étanche à son environnement. La ville se spécialise et se fragmente. Elle ressemble à une addition d'archipels déconnectés les uns des autres sans

* Laboratoire Géophile, ENS Lettres et sciences humaines, 15 parvis René Descartes, 69366 Lyon cedex 07

** Centre Marc Bloch, Schiffbauerdamm 19, D - 10117 Berlin, Allemagne

E-mail : boris.gresillon@free.fr, kd@cmb.hu-berlin.de



1. Plan du centre-ville de Berlin et des grands projets (en rouge). Berlin ou l'ampleur de la « reconstruction critique » du centre-ville. Au SO, l'immense projet de la Potsdamer Platz, conçu par l'architecte Renzo Piano. Au NO, dans la boucle de la Spree, le projet du nouveau quartier gouvernemental (architecte : Axel Schultes). Source : Sénat de Berlin chargé de la construction, octobre 1994

2. Quatre villes en une : en bas à gauche, le Forum de la culture et son urbanité en pièces détachées ; au centre, la colossale Potsdamer Platz ; à droite, des fragments urbains en ordre dispersé ; en haut à gauche, le parc Tiergarten, poumon vert de la ville.
 Source : Agence Meldepress ; photographe : Achim Melde, août 1999



ambition de cohésion sociale et urbaine, là où l'enjeu était de réunifier la ville (fig. 1 et 2).

Berlin, la ville de tous les possibles

Les cartes paraissent brouillées, et cependant n'est-ce pas ce sentiment d'étrangeté et d'étonnement qui rend Berlin aussi attirante et déconcertante pour le visiteur français ?

La ville possède peu de monuments, contrairement à Paris. Mais n'est-ce pas parce qu'elle se dresse elle-même comme un monument gigantesque, témoin de l'histoire du monde ? Il n'existe probablement guère de lieu plus propice à interroger l'histoire, comme l'écrit l'anthropologue Emmanuel Terray dans son livre intitulé *Ombres berlinoises* : « À présent, j'ai compris ce que je suis venu découvrir dans l'ancienne et future capitale de l'Allemagne, parce qu'elle me l'a effectivement apporté : à la fois le signe et la preuve qu'« en dernière instance » tout reste toujours possible. Tout : le pire comme le meilleur. »

Berlin ne se laisse décrypter qu'à travers le prisme des vagues contrastées et successives de déconstruction et de reconstruction auxquelles elle est inlassablement soumise depuis des siècles et où tout est effectivement rendu possible.

« Berlin [a cultivé] une tradition de la non-tradition, de l'expérimentation urbaine, dans laquelle l'identité de la

ville (était) constamment remise en jeu », comme le soulignait en 1992 l'architecte Corinne Jaquand dans son *Portrait de Ville* sur Berlin. Mais qu'en est-il aujourd'hui ?

Une obsession berlinoise : corriger la ville

Depuis la réunification, Berlin s'est attelée à une tâche titanesque : combler les vides du tissu urbain. Le terrain vague « honteux » de la Potsdamer Platz a cédé la place aux immeubles froids de Debit et de Sony (fig. 3) ; le boom de la construction que connaissent les vieux quartiers historiques de la partie orientale de la ville (Mitte, Prenzlauer Berg, Friedrichshain) supprime les lacunes du tissu urbain, au point que des rues entières, comme la Kastanienallee à Prenzlauer Berg, changent de physionomie ; enfin, on prévoit de flanquer l'Alexanderplatz, espace pourtant bâti, d'une dizaine de gratte-ciel de pierre et de verre. Le concepteur de ce projet monumental, l'architecte Hans Kollhoff, le justifie en ces termes : « Nous avons le besoin de combler le vide créé par la guerre et les efforts socialistes » (*sic*) (1). Quel est donc ce « besoin » viscéral ? D'où provient cette nécessité impérieuse de construire et de combler les vides partout où ils se trouvent ? Sûrement pas de la pression démographique (faible) ou économique (nulle) : en la matière, c'est plutôt de dépression qu'il faut parler, comme l'attestent les centaines de milliers de mètres carrés de bureaux vides. En fait, ce « besoin » s'explique par un devoir quasi moral. Il s'agit de « corriger » la ville, comme



3. Berlin s'offre son morceau de rêve américain. La Potsdamer Platz en mai 2000, avec, de gauche à droite, les tours de Renzo Piano, de Hans Kollhoff (quartier Daimler-Chrysler) et de Helmut Jahn (quartier Sony).
Source : Agence Meldepress

le dit le secrétaire d'État au développement urbain, Hans Stimmann : « Nous avons besoin de nouveaux bâtiments pour corriger la ville » (2). « Corriger », le mot d'ordre est lancé. Il faut donc, d'une part, boucher les trous, ceux-là même qui font toute la poésie et la respiration de la ville, et d'autre part agir sur la substance bâtie : densifier le tissu urbain (cf. projet du Planwerk Innenstadt), ravalier les façades encore criblées de balles, effacer les cicatrices de l'histoire, normaliser l'anormal, corriger la déviance. Comme si chaque nouvel immeuble édifié sur la Potsdamer Platz contribuait un peu plus à panser une plaie ouverte, jusqu'à ce que celle-ci soit complètement refermée. Au nom de la rénovation urbaine – bien entendu nécessaire – et de la modernité, on efface les traces du passé, ou bien on le pétrifie à travers des Mémoires au demeurant décriés, on fabrique de la « city » (« Debris-city », « Sony-city ») en plein terrain vague, on crée du plein, du solide, du visible, à la place du vide qui donne le vertige et provoque l'angoisse. Quitte à susciter l'amnésie. C'est dans ce contexte de perte volontaire de mémoire, d'oubli du passé, de recherche angoissée de la « correction » que s'inscrivent les nouveaux édifices berlinois des années 1990. Créent-ils pour autant du « plein », c'est-à-dire du sens, là où il y avait auparavant du vide plein de sens ?

La dynamique de destruction-reconstruction constitutive de la ville a repris son cours après la chute du Mur, réveillant quelques plaies douloureuses. La multiplication incessante

des chantiers qui animent la nouvelle capitale jour et nuit et se réalisent dans une course effrénée contre la montre ressemble à une incroyable fuite en avant pour oublier les traces du passé en proie à plusieurs mémoires interdites. Mais où commence le passé présentable ? La reconstitution de la façade du château des Hohenzollern en 1993, le Reichstag « emballé » par Christo et Jeanne-Claude à l'été 1995, les photos du Mur de Berlin recouvrant les façades des bâtiments flambant neufs de la Potsdamer Platz en 1998, la polémique sur le fondement d'une nouvelle architecture berlinoise sont autant de contributions à une mise en scène de cette crise identitaire urbaine, sociale et nationale. Dix ans après la chute du Mur, Berlin est-elle parvenue à concevoir cette crise comme l'occasion de retrouver l'esprit d'avant-garde qui la caractérise, ou bien, fatiguée des défis de l'histoire, s'est-elle laissée emporter par les tourments plus largement partagés de la crise de la ville européenne ?

On uniformise croyant unifier

Les forteresses de bureaux figées dans l'attente de locataires encore hypothétiques côtoient les nouveaux temples de la consommation marchande de la Friedrichstrasse et de la Potsdamer Platz. En traversant pour la première fois les Arcades de la Postdamer Platz (fig. 4), une impression désagréable de déjà-vu irrite le visiteur... Était-ce au « Centr'O » d'Oberhausen, dans la banlieue de Lille ou de

Belfast ? Suis-je encore à Berlin ? La ville moderne semblable à l'aéroport moderne est-elle condamnée à être partout la même ? (« *Ist die moderne Stadt wie der moderne Flughafen – "überall gleich" ?* »), demandait Rem Koolhaas en 1997 dans un article de la revue *Lettre Internationale*.

Berlin s'est offert son morceau de rêve américain aux effigies de Daimler Benz, Sony, A & T. L'orchestration et la mise en scène du chantier sont magnifiquement maîtrisées et sont élevées au rang d'attraction touristique. La Potsdamer Platz est devenue l'opération-témoin sept jours sur sept de la ville réunifiée. À quelques pas de cette oasis de consommation et de divertissement, la capitale édifie son quartier gouvernemental (fig. 5), dont on espère qu'il ne transformera pas Berlin en Washington (DC).

La Pariser Platz avec ses reconstructions « à l'identique » rompt avec la tradition berlinoise des projets prototypes mais illustre clairement la volonté du Sénat de Berlin de recréer une ville bourgeoise et d'affaires sur la base du rétablissement d'un système urbain unitaire, d'îlots réguliers et de façades de pierre.

En se promenant dans la Friedrichstraße, on se demande innocemment si l'architecture berlinoise est destinée à se décliner sur la base du plus petit dénominateur commun, soit le carré pour O.M. Ungers et la lentille (*die Linse*) pour Josef P. Kleihues. Stérilité de l'architecture ou stérilisation de l'espace urbain ? La question mérite d'être posée. La reconstitution du décor de la Grossstadt s'affiche sur les façades, mais que se passe-t-il derrière les coulisses, là où seuls les *happy few* fortunés du Kontorhaus Mitte et des Hofgarten semblent s'aventurer ?

L'atrium plutôt que la rue

C'est presque devenu un euphémisme que d'affirmer que la nouvelle architecture de la Friedrichstrasse se caractérise par sa monotonie et son conformisme. Avec son alignement de façades aux lignes sobres, la Friedrichstrasse ressemble davantage à une froide tranchée taillée au cordeau qu'à la



4. Le *shopping-mall* : une « ville émergente » ou le miroir d'une ville qui s'éteint ? Les Potsdamer Platz Arcaden dans le quartier Daimler-Chrysler. Source : Agence Meldepress



5. Berlin, l'archétype de la mixité urbaine. Vue sur le Reichstag et sa coupole de verre (architecte : Norman Foster) ainsi que sur la nouvelle Chancellerie en travaux (architecte : Axel Schultes). Source : Agence Meldepress

rue animée et colorée des années 1920, à laquelle elle était censée faire référence. Les immeubles, pourtant construits par de grands noms de l'architecture, Philip Johnson, Pei, Josef Paul Kleihues, se suivent et se ressemblent, délivrant aux passants un nouveau message urbain : « Qu'importe l'ivresse, pourvu qu'on ait le flacon ! »

En revanche, lorsqu'on pénètre à l'intérieur de ces temples de la post-modernité, on retrouve parfois avec bonheur la « patte » de l'architecte, qui, beaucoup moins soumis que pour la façade aux normes strictes et aux règlements d'urbanisme « correcteurs » du Sénat, peut laisser libre

cours à son imagination et à sa créativité, comme Jean Nouvel avec les deux cylindres de verre emboîtés l'un dans l'autre des Galeries Lafayette, ou Pei et le pavement multicolore des Friedrichstadt-Passagen. À l'inverse, d'autres espaces intérieurs reflètent fidèlement la froideur et les lignes dures de la façade, ainsi la cour de l'immeuble de Philip Johnson (Friedrichstrasse) ou l'Atrium de von Gerkan (Leipziger Strasse-Friedrichstrasse).

En tout cas, la mode est à la cour intérieure, et plus encore à sa version stylisée, l'« atrium ». Qu'il soit dévolu à des fonctions commerciales (immeuble de von Gerkan), administratives (Debis-Zentrale, Potsdamer Platz, arch. Renzo Piano), politiques (Willy-Brandt-Haus, Stresemann Strasse, arch. Helge Bofinger) ou culturelles (Guggenheim Museum, Unter den Linden), l'atrium est toujours conçu sur le même modèle : forme géométrique simple (carré, rectangle ou triangle), utilisation du verre à profusion, toit couvert laissant filtrer la lumière naturelle. Espace propre, aseptisé, virginal, froid et impersonnel, l'atrium, bien que réussite architecturale et technique, a bien du mal à attirer et à retenir les visiteurs. Peut-être que la « Sony Piazza », place intérieure recouverte d'un gigantesque toit *high-tech* de forme ovale, au centre du complexe Sony de la Potsdamer Platz (arch. Helmut Jahn), connaîtra plus de succès ?

Au début du XXI^e siècle, la cour intérieure et fermée, qu'elle prenne le nom d'« Atrium », de « Piazza », de « Carré » ou de « Hofgarten », est donc à l'honneur. On y recrée un univers artificiel, transparent, clos, se voulant rassurant et protecteur. À l'inverse, la rue, à en juger par la monotonie des façades de béton et de verre, n'intéresse plus les architectes ni les pouvoirs publics. Se méfierait-on de la rue, de son bruit, de sa pollution, de ses couleurs, de ses passants qui, à l'occasion, peuvent aussi se muer en manifestants ? Tout semble fait en tout cas pour attirer au maximum les clients ou consommateurs dans ces espaces clos, ces « paradis artificiels », où, pour citer avec ironie Charles Baudelaire, « Tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté ». Mais même artificiel, le paradis a ses élus. À qui s'adressent ces nouveaux espaces ?

La ville : nouveau modèle de consommation et lieu de divertissement

Le but avoué des cours et autres « passages » commerciaux est de créer *ex nihilo* des mini-centres urbains, des noyaux

de vie où les gens se rencontrent, se mélangent et consomment, avec l'idée sous-jacente de retrouver le fameux modèle de la mixité berlinoise (*Berliner Mischung*). Force est de constater que la réalité est très éloignée du modèle. Que ce soit dans l'Atrium de Philip Johnson ou les Friedrichstadt-Passagen, il n'est de mixité ni sociale, ni fonctionnelle. L'unique fonction est commerciale ; quant aux visiteurs, loin d'être représentatifs de la population berlinoise, ils sont en outre trop rares pour qu'on puisse décemment parler de mixité sociale. La densification du bâti n'a pas pour corollaire une densification sociale.

Quel type de modèle social et urbain est par conséquent promu à travers les nouveaux bâtiments du paysage urbain berlinois ? Un modèle conformiste, uniforme et normé, où l'habitant n'est plus considéré comme un passant ou un flâneur mais comme un consommateur potentiel, qu'il s'agit de captiver, de faire passer de la rue à la cour, de la voiture à l'atrium et ses magasins aguicheurs, d'un aquarium à l'autre... Un nouveau modèle donc, qui, dans sa version extrême, les arcades de la Potsdamer Platz, combine société de consommation et de divertissement, où acheter devient un « événement », où le *shopping mall* se transforme en *event mall* avec animations garanties et divertissement sur mesure. Étrange modèle de ce début de siècle, qui donne l'illusion de la société, l'illusion du divertissement, l'illusion de la ville.

En l'an 2001, la Grosstadt compte ses mètres carrés de bureaux vides faute de croissance, affronte le durcissement de la crise sociale et continue de jouer au poker en misant sur son statut de capitale.

Les choix d'urbanisme s'avèrent de plus en plus dépendants des vagues de spéculation immobilière et foncière effrénée, de la volatilité des marchés financiers et des calculs de rentabilité. La ville a tendance à devenir un produit amortissable sur dix ans. Mais est-ce encore de « ville » qu'il s'agit ou d'un *output* des marchés boursiers labellisé « Global City » ? Plus de dix ans après la chute du Mur, le défi d'une véritable politique de la ville et d'une vision globale de la société urbaine berlinoise reste à relever.

(1) « Wir hatten das Bedürfnis, die durch den Krieg und sozialistische Anstrengungen entstandene Leere wieder zu füllen. »

(2) « Neue Gebäude gebrauchen wir, um die Stadt zu korrigieren. »